

gnols et la couronne, qui prétendait que les biens lui étaient dévolus par droit d'aubaine. Sur ces entrefaites, tout en poursuivant mes recherches dans les archives des Porhoët, j'avais mis la main, deux mois environ avant mon départ du château, sur une pièce singulière dont je reproduis ici le texte littéral :

“ Don Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, d'Aragon, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sarlaigne, de Cordoue, de Cadix, de Murcie, de Jaën, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries, des Indes orientales et occidentales, îles et terres fermes de l'Océan, a chiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan, comte d'Hapsbourg, de Flandre, du Tyrol et de Barcelone, seigneur de la Biscaye et de Molina, etc.

“ A toi, Hervé Jean Jocelyn, sieur de Porhoët Gaël, comte de Torres Nuevas, etc., qui m'as suivi dans mes royaumes et servi avec une fidélité exemplaire, je promets par faveur spéciale qu'en cas d'extinction de ta descendance directe et légitime, les biens de ta maison retourneront, même au détriment des droits de ma couronne, aux descendants directs et légitimes de la branche française des Porhoët Gaël, tant qu'il en existera.

“ Et je prends cet engagement pour moi et mes successeurs sur ma foi et parole de roi.

“ Donné à l'Escurial, le 10 avril 1716.

“ Yo el REY.

A côté de cette pièce, qui n'était qu'une copie traduite, j'avais trouvé le texte original aux armes d'Espagne. L'importance de ce document ne m'avait pas échappé, mais j'avais craint de me l'exagérer. Je doutais grandement que la validité d'un titre, sur lequel tant d'années et d'événements avaient passé, fût admise par le gouvernement espagnol : je doutais même qu'il eût le pouvoir d'y faire droit, quand il en aurait la volonté. Je m'étais donc décidé à laisser ignorer à Mlle de Porhoët une découverte dont les conséquences me paraissaient très problématiques, et je m'étais borné à expédier le titre à M. Laubépin. N'en recevant aucune nouvelle, je n'avais pas tardé à l'oublier au milieu des soucis personnels qui m'accablaient alors. Cependant, contrairement à mon inju et dé fiance, le gouvernement espagnol n'avait pas hésité à dégager la parole du roi Philippe V, et au moment même où un arrêt suprême venait d'attribuer à la couronne la succession immense des Porhoët, il la restituait noblement à l'héritier légitime.

Il était neuf heures du soir quand je descendis de voiture devant le seuil de l'humble maisonnette où cette fortune presque royale venait d'entrer si tardivement. La petite servante vint m'ouvrir. Elle pleurait. J'entendis aussitôt sur le haut de l'escalier la voix grave de M. Laubépin qui dit :—C'est lui !—Je gravis les degrés à la hâte. Le vieillard me serra la main fortement, et m'introduisit, sans prononcer une parole, dans la chambre de Mlle de Porhoët. Le médecin et le curé du bourg se tenaient silencieusement dans l'ombre d'une fenêtre. Mme Laroque était agenouillée sur une chaise près du lit ; sa fille, d'un bout près du chevet, soutenait les oreillers sur lesquels reposait la tête pâle de ma pauvre vieille amie. Lorsque la malade m'aperçut, un faible sourire passa sur ses traits, profondément altérés ; elle dégagait péniblement un de ses bras. Je pris sa main, je tombai à genoux, et je ne pus retenir mes larmes.—Mon enfant ! dit-elle, mon cher enfant !—Puis elle regarda fixement M. Lau-

bépin.. Le vieux notaire prit alors sur le lit un feuillet de papier, et paraissant continuer une lecture interrompue :

“ A ces causes, dit-il, j'institue par ce testament un légataire universel de tous mes biens tant en Espagne qu'en France, sans aucune réserve ni condition, Maxime-Jacques-Marie Odier, marquis de Champ d'Hauterive, noble de cœur comme de race. Telle est ma volonté.

“ JOCELYNDE-JEANNE, comtesse de PORHOËT GAËL.

Dans l'excès de ma surprise, je m'étais levé avec une sorte de brusquerie, et j'allais parler, quand Mlle de Porhoët, retenant doucement ma main, la plaça dans la main de Marguerite. A ce contact soudain, la chère creature tressaillit ; elle pencha son jeune front sur l'oreille funèbre, et murmura en rougissant quelques mots à l'oreille de la mourante. Pour moi, je ne pus trouver de paroles : je retombai à genoux, et je priai Dieu. Quelques minutes s'étaient écoulées au milieu d'un silence solennel, quand Marguerite me retira sa main tout à coup et fit un geste d'alarme. Le docteur s'approcha la hâte, et je me levai. La tête de Mlle de Porhoët s'était affaissée subitement en arrière : son regard était brillant et tendu vers le ciel ; ses lèvres s'entreouvrirent, et, comme si elle eût parlé dans un rêve :—Dieu ! dit-elle ; Dieu bon ! je la vois... là-haut !... Qui... chœur... les lampes d'or... les vitraux... le soleil... tout !... Deux anges à genoux devant l'autel... en robes blanches ;... leurs ailes s'agitent... Dieu ! ils sont si beaux !—Ce cri s'éteignit sur sa bouche, qui demeura souriante ; elle ferma les yeux, comme si elle s'en dormait, et soudain un air d'immortelle jeunesse s'éleva sur son visage, qui devint méconnaissable.

Une telle mort, couronnant une telle vie, porte en elle des enseignements dont je voulais remplir mon âme jusqu'au fond. Je priai qu'on me laissât seul avec le prédefunct dans cette chambre. Cette pieuse veille, jo l'espère, sera pour moi perdue. Sur ce visage empreint d'une glorieuse paix, et où semblait vraiment errer je ne voyais quel reflet surnaturel, plus d'une vérité oubliée ou dédaignée m'apparut avec une évidence irrésistible. Ma mère et sainte amie, je savais assez que vous aviez eu la veine du sacrifice : je voyais que vous en aviez reçu le prix.

Vers deux heures après minuit, succombant à la fatigue, je voulus respirer l'air pur un moment. Je descendis l'escalier au milieu des ténèbres, et j'entrai dans le jardin, en évitant de traverser le salon du rez-de-chaussée, où j'avais aperçu de la lumière. La nuit était profondément sombre. Comme j'approchais de la tonnelle qui est au bout du petit enclos, un faible bruit s'éleva sous la charmille ; au même instant, une orme indistincte se dégagait du feuillage. Je sentis un éblouissement soudain, mon cœur se précipita, je vis le ciel se remplir d'étoiles.—Marguerite ! dis-je en tendant les bras.—J'entendis un léger cri puis mon non murmuré à demi-voix, puis rien... et je sentis ses lèvres sur les miennes. Je crus que mon âme m'échappait

.....
J'ai donné à Hélène la moitié de ma fortune. Marguerite est ma femme. Je ferme pour jamais les pages. Je n'ai plus rien à leur confier. On peut dire des hommes ce qu'on dit des peuples : Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire !

FIN